La *matière* a-t-elle une âme ?
Diachronie de *matière, substance, objet* et *chose*

Pierre FRATH*

Keywords: *matter, diachrony, etymology, history of ideas, reference*

1. Introduction

La langue est comme l'air que nous respirons : nous vivons dans l'une et dans l'autre sans nous apercevoir de leur présence. Il a fallu de longs efforts pour comprendre la nature de l'air et son lien avec un état de la matière que le chimiste Van Helmont a nommé *gaz*[1], au XVIIIe siècle. Il en faudra sûrement encore beaucoup plus pour que nous devenions collectivement conscients que la langue est un milieu dans lequel nous baignons et qui nous donne la « forme de [notre] vie »[2].

L'air s'est constitué à partir d'événements cosmologiques primordiaux et de réactions physico-chimiques dont nous ne sommes nullement conscients quand nous respirons ; de la même manière, les mots que nous utilisons sont composés de strates d'usages anciens dont certains sont oubliés, mais qui perdurent parfois dans leur emploi actuel. Par exemple, la préposition *chez* est issue du latin *casa*, « maison », dont elle hérite le sens de « dans la demeure de… » et qui empêche des usages tels que « chez mon chien », « chez mon ordinateur », « chez mon laboratoire », « chez la pharmacie », etc., sauf naturellement pour obtenir un effet rhétorique d'humanisation des entités introduites par *chez*.

Il nous a semblé intéressant d'étudier cette sorte de cheminement diachronique du sens, et pour cela nous nous sommes plongé dans le passé de certaines dénominations de la matière, car *a priori*, leur référence semble immuable : la matière est la matière, quelle que soit l'époque. Pourtant, notre enquête sur *matière, substance, objet* et *chose* a montré que les choses ne sont pas si simples et que notamment, la matière n'est pas si éloignée que cela de l'esprit. C'est pourquoi nous nous sommes demandé dans le titre de cet article (qu'on nous le pardonne !) si la matière possédait une âme.

* Université de Reims Champagne-Ardenne, France.

[1] A partir de la prononciation flamande de *chaos*.

[2] Cette expression est une référence à la conception anthropologique que Wittgenstein se fait de notre être : « Est vrai et faux ce que les hommes disent l'être ; et ils s'accordent dans le langage qu'ils emploient. Ce n'est pas une conformité d'opinion, *c'est une forme de vie* » (*Investigations Philosophiques* §241).

„Philologica Jassyensia", an XIII, nr. 1 (25), 2017, p. 51–63

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

Nous commencerons par poser quelques fondements théoriques à notre analyse ; nous procèderons ensuite à l'étude diachronique des mots, avant d'en tirer des conclusions sémiotiques.

2. Fondements théoriques de l'analyse

La langue est le milieu dans lequel nous sommes formés et structurés dès notre naissance. C'est elle qui nous donne notre vie mentale, car c'est elle qui est la matière première de la pensée et c'est elle qui permet la vie en société. La langue est aussi un outil de communication et d'observation du monde qui se développe au fur et à mesure que l'esprit du jeune enfant se structure culturellement et anthropologiquement grâce au langage. La langue peut alors effectivement se mettre au service de l'ego pour communiquer aux autres ses états intérieurs, construire des propositions à valeur de vérité sur l'état du monde, et éventuellement s'engager dans des « jeux de langage »[3] non-référentiels, tels que mentir, faire des jeux de mots, raconter des histoires, écrire de la poésie ou faire de la littérature.

La langue et notre compréhension du monde sont extrêmement intriquées, et leur interaction n'est jamais figée. Elle se poursuit et se modifie constamment sous l'influence des usages que nous faisons collectivement de la langue et que nous nous transmettons de génération en génération. La langue ne traduit pas des concepts, contrairement à ce qu'affirment trop de doctrines ; ce sont les concepts, et le sens tout entier, qui sont produits par notre activité linguistique, qui est à la fois référentielle, démiurgique, mémorielle et phraséologique. Lorsque nous apprenons le nom d'un objet, nous découvrons en effet quatre choses (voir Frath 2016) :

1) que cet objet existe *pour nous*, les membres de cette communauté linguistique ;
2) qu'il se distingue du reste de son environnement et jouit d'une *existence séparée* : la dénomination possède le pouvoir *démiurgique* de faire exister les choses *pour nous* ;
3) que des *connaissances discursives* lui sont associées et sont disponibles dans la conversation, dans des ouvrages de référence ou sur internet ;
4) qu'il existe une *phraséologie* qui nous indique comment *parler* de cet objet.

Un objet non nommé n'existe donc pas *pour nous* ; on ne peut pas en parler, et aucune connaissance ne peut s'y attacher. Si dans la conversation apparaissent des mots inconnus de nous, par exemple *loquis* ou *zinzolin*, et que nous faisons confiance à notre interlocuteur, nous savons alors qu'il existe de manière *séparée* des objets ainsi nommés. Pour les connaître, nous pouvons demander qu'on nous les montre ou qu'on nous en parle. Nous pouvons aussi consulter les connaissances discursives stockées sur divers supports mémoriels : livres, dictionnaires, encyclopédies, internet, etc., que nous appelons dans ce texte des corpus d'usages. Il est également possible de faire certaines déductions à partir du contexte, par exemple *Ils ont obtenu les marchandises contre des loquis*, et *Cette chemise est d'un beau zinzolin*. Nous apprenons alors que les *loquis* sont une sorte de moyen de paiement et que *zinzolin* peut caractériser l'aspect d'une chemise. En l'occurrence,

[3] Une notion introduite par Wittgenstein, pour qui la parole est faite d'un grand nombre de jeux de langage.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

c'est une couleur rouge-violacée obtenue originellement à partir du sésame. A noter que sans le mot *zinzolin*, cette couleur n'a pas d'existence *séparée* pour nous entre le rouge et le violet : le mot a bien un pouvoir *créateur,* ou *démiurgique*. Quant aux *loquis,* ce sont des perles de verroterie. Le corpus des usages de ces deux mots peut ensuite, si nous y sommes exposés, nous livrer l'ensemble de leurs sens et nous donner des indications sur leur nature grammaticale (noms, adjectifs, …), et sur leurs contextes habituels, c'est-à-dire leur phraséologie, que nous pourrons ensuite réutiliser, ou bien au contraire, transgresser pour obtenir certains effets rhétoriques.

Les corpus, qui sont la source de l'usage, sont éminemment variables, et c'est ainsi que le sens évolue. Les mots sont constamment réutilisés, au point que les contextes du passé peuvent être oubliés, et donc aussi les usages qu'ils généraient. Il peut être intéressant d'observer ces modifications pour mieux comprendre nos usages actuels. C'est ce que nous allons faire maintenant avec les mots de la matière.

3. Étymologie de *matière, substance, objet* et *chose*[4]

3.1. *Matière*

On commence à trouver le mot *matière* sous une forme stabilisée vers 1175, mais elle restera encore fluctuante par la suite. Avant cette date, on écrivait couramment *mateirie, maiter*, ou *matire*, du latin *materia, -ae, materies, -ei.* C'est un mot de la langue populaire désignant le cœur du tronc d'un arbre, le duramen, la partie la plus solide, utilisé par les charpentiers pour dénommer le bois de construction. *Materia* provient du latin *mater*, « mère », une racine indo-européenne, qui dénomme aussi la souche, c'est-à-dire la partie sur laquelle peuvent repousser des rejets, leur « mère » en quelque sorte. En espagnol, *madera* signifie « bois » ; en portugais, c'est *madeira,* et *madeira branca* dénomme les résineux (« bois blanc »). La *materia* latine est le nom du bois d'œuvre, et *materio* est le verbe qui dénomme l'activité de construire des maisons avec des charpentes.

Du bois aux autres matières, il n'y a qu'un pas, et c'est ainsi qu'une fois stabilisé, le mot *matière* a été utilisé, parfois avec des expansions (adjectifs ou noms), pour dénommer d'autres matériaux ainsi que diverses matières:

– sécrétions du corps : matière fécale (1256) ;
– substance d'une médication (1280), puis matière médicinale (1717) ;
– matières grasses (1580) ;
– matières premières dans l'artisanat (1681) ;
– substances mises en œuvre dans l'industrie et dans l'artisanat (1771) ;
– matière plastique (1913)[5].

Matière désigne ainsi la substance dont est faite une chose.

[4] La plupart des données étymologiques de ce texte sont tirées du *Dictionnaire historique de la langue française* (DHLF) (2006), complétées le cas échant par d'autres dictionnaires (voir bibliographie à la fin du texte). Nous ne sommes pas un spécialiste, ni du français médiéval, ni des langues anciennes. Nous utilisons des connaissances existantes comme arguments dans une discussion sur l'influence de l'histoire des mots sur la pensée, et non dans un cadre strictement philologique.

[5] Informations données par le DHLF.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

Mais la destinée de *matière* devait évoluer vers un sens plus philosophique lorsque les médiévaux ont utilisé ce mot de la langue populaire pour traduire le grec *hulè*, qui signifie « matière » en plus de « forêt » et de « bois ». Aristote l'avait utilisé pour désigner la *substance* à laquelle un artisan pouvait donner forme pour produire un objet, par exemple une sphère de bronze ou une statue d'Hermès en marbre. Ces quatre aspects de l'objet, c'est-à-dire la *matière*, la *forme*, la *création* et la *fonction*, correspondent aux quatre causes d'Aristote : la cause matérielle, la cause formelle, la cause efficiente, et la cause finale. *Hulè* fait ainsi partie d'un réseau sémiotique, ontologique et téléologique dont *matière* a hérité lors de la traduction d'*hulè*. Si on sépare mentalement les trois dernières causes d'Aristote de la matière sur laquelle elles reposent et agissent, il reste trois abstractions idéelles sans réalité matérielle, à savoir la forme, la création et la fonction. C'est ainsi que *matériel* a pu être opposé à *immatériel*, s'inscrivant ainsi dans une dichotomie dualiste qui a dominé la pensée antique et chrétienne et qu'on retrouve jusqu'à aujourd'hui dans la distinction entre le corps et l'âme (ou l'esprit, ou l'égo, ou le moi…), le cerveau et l'esprit, la forme et le fond, le matériel informatique et le logiciel, etc. Elle est à la base d'innombrables doctrines philosophiques et linguistiques, et on la trouve naturellement aussi dans la littérature, comme le montre cet extrait des *Paradis Artificiels* de Charles Baudelaire.

> Dans ma jeunesse, et même depuis, j'ai toujours été un grand liseur de Tite-Live ; il a toujours fait un de mes plus chers délassements; j'avoue que je le préfère, *pour la matière et pour le style*, à tout autre historien romain.

En s'intégrant à une longue et riche tradition métaphysique qui oppose la réalité sensible à l'esprit, *matière* a pu hériter du latin et du grec des *usages abstraits* tels que ceux-ci :

– sujet d'un livre (1125) ;
– domaine d'étude, sujet (1280) ;
– table des matières (1690) ;
– contenu, discipline étudiée (1868)[6].

Le dictionnaire français–grec de Louis Feuillet (1897) donne les traductions suivantes pour *matière* :

– substance matérielle : *hulè* ;
– le contraire de l'esprit : *soma* ;
– sujet sur lequel on écrit, parle : *hupothesis, logos* ;
– cause : *aitia, aphormi* (« sans forme », car la forme est la cause de l'existence de l'objet ; sans elle, il n'y a que matière).

On retrouve dans ces traductions les notions de matière, de corps, de sujet, et celle de cause, moins courante, mais qu'on peut observer par exemple dans *matière à rire*, « ce qui cause le rire ». Le dictionnaire anglais - grec de Woodhouse (1910) donne les traductions suivantes pour *matter* :

– thing : *krima, pragma* ;

[6] Informations données par le DHLF.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

– affair : *pragma, praxis* ;
– cause : *aitia* ;
– subject : *logos* ;
– matter (as opposed to mind) : *hulè*.

On y retrouve les sens de matière, de sujet et de cause. L'anglais ajoute les notions d'objet et d'action, que *matter* peut dénommer, mais pas le français *matière*. Dans *she wanted to discuss the matter,* on ne traduirait pas *matter* par « matière », mais par « chose », de même que pour *printed matter*, « la chose imprimée ». Dans *choosing the colour is no easy matter, matter* réfère à une action[7].

La notion de matière en tant que solide a été bouleversée aux XIXe et XXe siècles par la physique et par la chimie avec la découverte des molécules et des atomes, puis des électrons, des protons et des neutrons, ainsi que des sub-particules telles que les quarks, les neutrinos, les bosons de Higgs, etc. La matière se délite alors en un vide peuplé de loin en loin de quelques particules minuscules, une conception fort éloignée de l'intuition pour laquelle la matière est une entité solide. L'équivalence matière / énergie exprimée par la célèbre équation d'Einstein, *e=mc2* a porté le coup de grâce à la réalité de la matière. Il est aisé de conclure de ces théories, dans une sorte de réductionnisme à la fois moniste et panthéiste, que la matière n'est qu'une forme de l'énergie divine. Pour Teillard de Chardin[8], il s'agit de créer un nouveau monisme qui puisse concilier la matière et l'esprit, et qui se distingue du monisme réductionniste traditionnel qui veut ramener l'un à l'autre. Il faut, dit-il, « ... repenser d'une manière complètement nouvelle les relations *Matière* et *Esprit*. A la place du vieux dualisme et du vieux monisme, il y a maintenant une fonction dynamique [...] réconciliant en quelque façon les deux »[9]. Daleux (2001) explique que

> … face à la dualité paradoxale de la particule quantique, à la fois onde et corpuscule, la démarche de Niels Bohr l'un des fondateurs de la physique quantique a été la même que celle de Teilhard face à l'opposition apparente entre *Esprit et Matière* : reconnaître *l'unicité* de deux entités apparemment distinctes.

Cette dichotomie règne également en littérature, comme dans ce texte de Gérard de Nerval (*Aurélia*) :

> Le néant, dit-il, n'existe pas dans le sens qu'on l'entend ; mais la terre est elle-même un corps matériel dont la somme des esprits est l'âme. La *matière* ne peut pas plus périr que *l'esprit,* mais elle peut se modifier selon le bien et selon le mal.

La notion de matière immatérielle a tout de suite été intégrée dans les corpus de l'époque, comme le montre cet extrait du *Fauteuil hanté* de Gaston Leroux :

> Ils pouvaient être aussi bien au courant des forces incommensurables de *la dématérialisation de la matière* que nous venons seulement de découvrir et même peut-être avaient-ils mesuré ces forces-là, ce qui leur permettait bien des choses.

[7] Collins-Cobuild Dictionary 1995.
[8] Les informations sur Pierre Teillard de Chardin ont été recueillies sur le site www.teillard.fr, en particulier dans un extrait du livre d'André Daleux 2001.
[9] In *Lettres intimes*, p. 454. Cité par Daleux 2001.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

On peut résumer l'évolution de *matière* ainsi : la « mère » indo-européenne est devenue matière après avoir nommé la souche et le bois, puis d'autres matériaux, et plus généralement la substance matérielle à laquelle un artisan créateur peut donner une forme dans un but. Elle s'inscrit ainsi dans la vie des hommes, qui font naître d'elle les objets dont nous avons besoin, tout comme la divinité a créé la matière à partir de son énergie immatérielle pour en faire l'univers. L'association de la matière avec l'esprit, la création et le Créateur perdure dans les usages et les corpus et elle est toujours prête à ressurgir dans le discours et à modeler la conception des choses dont nous parlons. Il est quelque peu surprenant que le sens de « bois » ait totalement disparu en français moderne ; sans doute est-ce dû au fait qu'étant devenu un hyperonyme désignant toutes les matières, il ne pouvait plus en désigner une en particulier (mais cet argument ne fonctionne pas pour le portugais et l'espagnol).

3.2. *Substance*

Le mot *substance* est apparu dans la langue française vers 1120, en parallèle avec *sustance*, empruntés au latin impérial *substantia*, « être, essence, existence, réalité d'une chose », qui a signifié en bas-latin « aliments, nourriture, biens, fortune ». *Substantia* dérive de *substare*, de *sub-* « sous » et *–stare*, « ce qui se tient », et signifie donc « qui se tient dessous », c'est-à-dire « fondement », « ce qui existe par soi-même ». Il correspond au grec *hupostasis*, de *hupo-* et *stasis*, « qui se tient dessous ».

Substance et *sustance*, parfois en concurrence avec *subsistance*, ont d'abord continué de dénommer les vivres, la nourriture, comme en bas latin, puis ce qui nourrit l'esprit (XVe siècle), ensuite « maintien », « conservation », « moyen de vivre, de se nourrir ». Ces usages ont disparu en français moderne, accaparés par *subsistance* ; ils perdurent dans se *sustenter* après la disparition de *sustance* au XIVe siècle.

Substance et *sustance* ont fait eux aussi une carrière philosophique avec le sens de « fait de vivre, exister », et « matière dont un corps est formé, en vertu de laquelle il a des propriétés particulières ». *Sustance corporelle* a commencé à s'opposer à *sustance spirituelle* dès le XIIIe siècle. Descartes oppose la *substance étendue* (qui occupe une place dans l'espace, donc réelle) à la *substance qui pense* (sans dimension spatiale, donc sans réalité matérielle).

Comme *substance* a été utilisé pour traduire le grec *hupostasis*, il en a hérité la valeur philosophique de ce qui existe par soi-même, indépendamment de tout accident. De là, il a pris la valeur de « partie essentielle dans un discours ou une pensée », d'où la locution *en substance* (1306), puis les qualités et les vertus chez une personne (chevalier de *substance noble*), ce qu'il y a de meilleur dans un être, de plus nourrissant dans quelque chose. Depuis le XVe siècle, *substance* désigne une matière ou un corps matériel caractérisé par des propriétés.

Tout comme *matière*, *substance* désigne quelque chose qui existe par soi-même et qui peut servir de base ou de source à autre chose ; il est proche en cela du sens de production, d'origine, de causalité que *matière* tient de son origine indo-européenne, *mater*. Il n'est donc pas surprenant qu'on puisse définir l'un par l'autre. *Substance* se distingue cependant de *matière* par son sens ontologique de « partie

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

essentielle » (du verbe latin *esse*, « être »), que *matière* ne possède pas. S'il est possible d'utiliser *matière* et *esprit* en opposition dans un même mouvement de pensée, comme dans les exemples de Daleux et de Nerval repris ci-dessous, ce n'est pas le cas de *substance* et *esprit*.

– L'opposition apparente entre *Esprit et Matière* : reconnaître l'unicité de deux entités apparemment distinctes (Daleux 2001)

– La *matière* ne peut pas plus périr que *l'esprit* (*Aurélia*)

Dans ces deux phrases, *substance* ne peut pas remplacer *matière*. *Substance* ne s'oppose pas à *esprit* parce qu'il contient en lui-même un élément métaphysique, celui d'essence. On peut parler de *substance corporelle* et de *substance spirituelle*, mais pas de *matière corporelle* ni de *matière spirituelle*. La raison en est que la substance évoquant en même temps la matière et l'esprit, les adjectifs ne font que sélectionner l'un ou l'autre. *Matière* et *substance*, bien que proches par certains aspects, ne sont pas interchangeables.

3.3. *Objet*

Objet apparaît dans la langue française vers 1370–1372. Il est emprunté au latin scolastique *objectum*, participe passé du verbe latin classique *objicere*, « jeter devant », « placer devant », « opposer » (d'où « objecter »). Il est formé de la préfixation de *jacere*, « jeter », par *ob*, dont le sens étymologique n'est pas établi. Le mot a lui aussi été utilisé par les philosophes médiévaux *: objectum* possède le sens de « ce qui est placé devant », avec deux usages principaux, *objectum formal* et *objectum material*, où on retrouve la dichotomie *matière / forme* d'Aristote. Pour Duns Scot (1266–1308), *objectum* désigne ce qui a une existence en soi, indépendante de la connaissance ou de l'idée que les sujets pensants peuvent en avoir et s'oppose ainsi à *subjectum*, d'où par la suite la très populaire dichotomie *objet / sujet*, plus utilisée sous sa forme *objectif / subjectif*.

Oresme (1320–1382) a utilisé le mot pour désigner ce qui affecte un des cinq sens, un usage qui s'est par la suite restreint à la vue et au toucher (1500). *Objet* est appliqué à des êtres ou des choses suscitant un intérêt affectif : *être un objet digne de …, objet de ma flamme*, et par la suite, ce à quoi tendent les être humains : les désirs, l'action, la volonté (1613), se rapprochant du sens de but avec des locutions comme *avoir pour objet* (début XVIIIe siècle), *sans objet* (1751), *remplir son objet* (1769), et ce sur quoi s'exerce l'action dans *être, faire l'objet de* (1697). Il a pris un sens grammatical en 1775 lorsque Condillac a utilisé le mot « objet » en remplacement de *cas régime*, par opposition au sujet du verbe, dans la suite bien connue *sujet + verbe + objet*.

Objet prend le sens général d'objet concret de taille limitée aux XVIII et XIXe siècles, comme dans *objet d'art* (Balzac, 1847). Il dénomme en droit ce sur quoi porte une obligation, un contrat une demande de justice (dans le *Code Civil* de 1804). Au XXe siècle, il désigne en psychanalyse ce qui est en dehors du moi, que ce soit dans un sens abstrait ou concret, avec des expressions comme *relation d'objet*, *objet transactionnel*, *choix d'objet*.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

Le sens de base de l'objet est d'être « placé devant nous », soit matériellement en tant qu'objet visible ou touchable, soit spirituellement en tant qu'objet psychologique que nous appréhendons à part bien qu'il soit à l'intérieur de nous : un désir, un but, une volonté, un sentiment, etc. Pour qu'un objet matériel soit visible, il faut qu'il soit de dimension limitée et qu'il possède une forme qui le distingue et le sépare du reste de son environnement ; il s'agit donc d'objets comptables : *objet* ne peut en aucun cas désigner des choses sans forme comme le sable ou le sel (**Quel est cet objet ? Du sel ?*). Comme la forme est liée depuis l'Antiquité à la notion de création et de créateur, un artéfact constitue un meilleur objet qu'une chose naturelle. Les êtres vivants ne sont pas des objets (sauf en tant que supports pour nos sentiments), pas plus que les montagnes, les rivières et les mers, sans limites discernables et sans créateur humain. Les choses naturelles de petite taille, telles les pierres ou les mottes de terre peuvent à la rigueur être des objets, mais difficilement, et seulement si elles possèdent des attributs humains tels qu'une fonction ou une forme identifiable. Ces caractéristiques de forme et de taille imposent une contrainte sur ce qu'*objet* peut désigner dans le domaine spirituel : un objet de désir possède une limite que n'a pas le désir ; un objet transactionnel est discernable ; l'objet d'un amour est matériellement identifiable, contrairement au sentiment lui-même.

Puisque l'objet est « placé devant » nous, il peut être considéré comme existant en dehors de nous, et donc indépendamment de nous. C'est ainsi que Duns Scot a pu le faire entrer dans la dichotomie *sujet / objet*, où l'objet désigne « ce qui a une existence en soi, indépendante de la connaissance ou de l'idée que les sujets pensants peuvent en avoir ». Mais en réalité le mot *objet* n'est pas adapté pour désigner des entités de ce type puisqu'il ne peut guère désigner autre chose que des artéfacts ou des objets mentaux humains. C'est pourquoi l'opposition *subjectif / objectif* s'effondre rapidement dès qu'on y réfléchit un tant soit peu : la part humaine dans la création de l'objet reste partie prenante de son sens. Les objets sont des créations du sujet, que ce soit en tant qu'objet matériel ou en tant qu'entité psychologique, une réalité exprimée classiquement en grammaire par la relation transitive. Les objets ne sauraient donc avoir cette valeur « objective » qu'on leur attribue généralement.

3.4. *Chose*

Le mot *chose* est apparu dans la langue française vers 1174. Il tire son origine de *causa*, « cause », dans l'expression juridique latine *res causae*, « la chose de la cause, de l'affaire ». Le sens de « chose » est passé de *res* à *causae*, sans doute parce que *res* n'a pas eu de descendance en bas-latin, ni par la suite en français (sauf *réifier*, mais ce verbe est apparu tardivement, vers 1930, directement à partir de *res*), et que son sens de chose avait été oublié. Cet oubli est sans doute lié au fait que *res* a fini par signifier « rien » dans *je n'ai rien* (« je n'ai pas une chose ») ou *rien* signifie « absence de chose ». *Res causae* s'est ainsi transformé en *causa* très tôt, puis en *cosa* en 842 (également en italien et en espagnol), *cose* en 881, *chiose* en 1125, et enfin *chose* (1174).

Dans la tradition linguistique, *chose* est appelé un nom-postiche, car il n'a pas d'aire référentielle délimitée, contrairement par exemple à *chien* ou *liberté* (Kleiber

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

1994 : 20). Il tire son sémantisme flou du fait qu'il a hérité de *res causae* la capacité à désigner toutes sortes d'affaires sans références particulières mais spécifiées par le contexte. Il a ainsi pu dès l'origine désigner une quantité de choses en fonction du contexte[10] :

– acte sexuel et organe sexuel (dès le XIIe siècle) ;
– réalité matérielle non vivante (par opposition à *personne*) ;
– objet non spécifié (par opposition à *objet*) ;
– une personne dont le nom échappe (comme *machin, truc*) ;
– ce dont il est question, ce que l'on dit dans des expressions comme : *bien des choses, c'est la même chose, pas grand-chose, autre chose, peu de chose, des choses et d'autres, quelque chose* ;
– également un malaise vague : *être tout chose* (1739) ;
– également un événement, comme dans *il advint chose que…* ;
– etc.

Le français possède d'autres expressions postiches plus ou moins synonymes de *chose* : *machin, truc, biguntz, bidule*, etc. Il en existe aussi dans d'autres langues, comme en anglais *thing* ou en allemand *Ding*, qui tirent leur origine d'un mot qui voulait dire « assemblée » en vieux germanique, et également « action », « chose », « affaire judiciaire ». *Chose* peut désigner quasiment tous les objets de notre environnement et de notre expérience, qu'ils soient massifs ou comptables, et notamment la matière et la substance (*C'est quoi, cette chose ?*, parlant par exemple de la matière d'un objet), contrairement à *objet*, exclusivement comptable. Il ne semble y avoir de restrictions que sur le vivant, encore que l'expression *chose vivante* soit tout à fait acceptable. Également, à la vue d'un animal ou d'un être étrange, nous pouvons dire *quelle est cette chose ?*

Chose semble bien être un postiche universel en français, mais sa phraséologie est essentiellement celle d'un comptable. Dans son article de 1994, « Une leçon de *chose* : sur le statut sémantico-référentiel du mot *chose* », Kleiber signale que *chose* accepte facilement les déterminants *les* et *une* (*les choses, une chose*), mais difficilement *la* (*la chose*) en tant que déterminant générique. Effectivement, on ne saurait dire *la chose* comme on dit *la farine*, parce qu'il manque à *chose* une référence homogène et identifiable. C'est ce qui empêche selon lui l'usage de *peu de chose* (au singulier), *beaucoup de chose, de la chose*, etc. Cependant, on pourrait employer *chose* avec un sens massif dans une expression dénominative lexicalisée qui désignerait une entité identifiable par euphémisme, comme dans *Il a marché dans de la chose* (de l'excrément), ou bien dans une expression discursive, comme *Tu as encore de la chose ?*, parlant par exemple d'un produit que l'on ne veut pas nommer, ou encore lorsqu'on ne se souvient pas du nom de la chose. A noter que le remplacement d'un nom féminin est plus facile que celui d'un nom masculin. *Tu as encore de la chose ?* est bon pour désigner par exemple de la bière, moins bon pour du whisky[11].

[10] Informations données par le DHLF.
[11] Merci à Georges Kleiber pour cette remarque.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

L'usage massif de *chose* est alors proche d'usages comptables, comme dans *Il est très porté sur la chose* (les activités sexuelles). Disons donc avec Georges Kleiber que le mot *chose* est essentiellement comptable, mais précisons qu'il peut avoir des aspects massifs dans certains cas.

4. Interprétation sémiotique de ces observations

L'étymologie et l'histoire des idées sont des domaines fascinants, mais on peut aisément se laisser emporter par le flot puissant des détails. Il est temps d'essayer de tirer la substantifique moelle de ces observations et de les rassembler en une synthèse afin d'en savoir un peu plus, si possible, sur notre être pensant et parlant.

Peut-être peut-on commencer par remarquer que notre conception des objets nommés nous semble si naturelle que nous n'envisageons pas qu'elle ait pu avoir une histoire, laquelle aurait pu être différente de celle qui a formé notre mode de pensée.

Il est ainsi probable que la conception que les Japonais se font de la matière ne corresponde pas tout à fait à la nôtre. Parmi les traductions les plus proches du sens de *matière* que nous examinons ici, il y a *busshitsu*, « matière sous toutes ses formes, liquide, solide, gazeuse », *shitsuryo*, « matière, cause matérielle (dans le sens d'Aristote) », utilisé pour traduire le mot *matière* de la philosophie européenne, et *mono*, « chose, par opposition aux êtres vivants ». On reconnaît *shitsu*, « qualité, caractère », dans les deux premiers exemples. *Ryo* signifie « ingrédient, matériau pour quelque chose », et *bus* est une abréviation de *butsu*, « chose, objet ». Le kanji qui transcrit *mono* est le même que celui de *butsu*[12]. Noter que *dobutsu* signifie animal, et *shokubutsu*, « plante ».

Busshitsu, « matière », est ainsi « la qualité d'être une chose » ; *shitsuryo*, « matière », est « la qualité d'être un ingrédient, un matériau pour quelque chose » ; et *mono*, « chose », s'oppose au vivant : il lui faut s'associer avec un autre mot pour désigner les plantes et les animaux, un peu comme en français, *chose vivante*.

Selon notre informatrice[13], *shitsuryo* est un terme philosophique forgé à l'aide de deux kanjis pour traduire la *matière* de la philosophie. Le choix de *ryo* est judicieux car il comporte l'aspect causal et téléologique du *hulè* d'Aristote, légué à *matière* au Moyen-Âge. Il lui manque toutefois la notion de forme. Quant à *busshitsu*, il semble indiquer que l'accès à la matière se fait par l'intermédiaire de la chose ou de l'objet, donc une matière qui possède déjà une forme, mais neutralisée par la référence à la qualité. Les Japonais verraient donc d'abord les choses naturelles et les artéfacts, avant de s'interroger sur la matière qui les constitue. Dans la tradition philosophique européenne, c'est l'inverse : on s'interroge d'abord sur l'être et donc sur la matière, avant de se demander comment la forme peut s'imposer à elle pour former les objets et les choses. Les interrogations ontologiques et téléologiques viennent ainsi d'abord. D'ailleurs une des grandes questions de la philosophie occidentale est : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? », et des philosophes comme Descartes, Kant, Husserl, et beaucoup d'autres, ont construit des systèmes sur des entités ontologiques fondatrices, par exemple la fameuse *res cogitans* cartésienne. Notre informatrice nous confirme que les Japonais mettent

[12] Nous rappelons que les kanjis japonais, comme les sinogrammes chinois, peuvent se prononcer de diverses façons.

[13] Mille mercis à Chizuko Kitamura pour ces informations et ses patientes explications.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

l'accent sur l'humain et la pratique ; ils voient le monde par l'intermédiaire des choses de la nature, derrière lesquelles se cachent des esprits, du moins dans la religion shinto qui imprègne le Japon.

Matière, substance, objet et *chose* sont des mots sans référence précise. Il ne s'agit pas de *dénominations lexicalisées* qui réfèrent à des objets de notre expérience identifiables immédiatement, comme par exemple *chien* ou *liberté*, qui évoquent des entités qui se distinguent d'autres situés au même niveau référentiel, comme *chat* ou *innocence*, et qui comme *chien* peuvent être iconiques, c'est-à-dire suggérer des représentations mentales. C'est pourquoi, il faut plutôt les traiter comme des sortes de *désignations lexicalisées*[14], c'est-à-dire des expressions qui s'appliquent à d'autres entités nommées, qu'ils caractérisent ou dont ils caractérisent un aspect[15].

Comme souvent lorsqu'on se penche sur la vie et l'histoire des mots, on prend la mesure de la puissance anthropologique et démiurgique du langage, ainsi que de l'intrication entre le physique et le métaphysique. Les mots que nous utilisons nous donnent un cadre référentiel et conceptuel qui forme notre vision du monde et notre expérience collective et individuelle. La langue est notre milieu. Elle est la matière première de notre pensée, et les multiples usages passés, que nous en soyons conscients ou non, sont toujours prêts à ressurgir dans le discours pour donner forme à notre pensée. Les multiples aspects référentiels des mots sont présents à l'arrière-plan de leurs usages et engagent le locuteur dans des conceptions dont il n'a pas conscience, et qui, bien souvent, guident sa réflexion à son insu et contribuent à déterminer son point de vue.

C'est ainsi qu'il arrive que des doctrines philosophiques puissent être générées par les mots utilisés. Si le matériel s'oppose à l'immatériel, il se pose alors aux philosophes la redoutable question de l'interaction entre le cerveau et l'esprit. Karl Popper et John Eccles proposent une théorie « dualiste-interactionniste » qui distingue trois mondes, le Monde 1, celui de la matière, le Monde 2, celui de la conscience immédiate (faim, toucher, douleur, colère, joie, peur, etc.), et le Monde 3, celui de la créativité humaine, qui provient de la rationalisation du monde 2 en rapport avec le monde 1 (Popper, Eccles 1977). Les relations entre ces mondes sont évidemment problématiques, et nos auteurs, comme il est fréquent dans la tradition anglo-saxonne, vont formuler une explication réductionniste d'allure scientifique : « Ce qui définit essentiellement le dualisme-interactionnisme, disent-ils, c'est que l'esprit et le cerveau constituent des entités indépendantes – le cerveau appartenant au Monde 1 et l'esprit au Monde 2 – qui interagissent au moyen de la physique des quanta » (Eccles 1997 : 27). Pourquoi ce recours aux quanta ? Parce que les particules quantiques possèdent des aspects corpusculaires (matière) et ondulatoires (immatériel). Popper et Eccles justifient le dualisme philosophique par ce qu'ils comprennent comme une sorte de dualisme ontologique au sein des particules. L'idée ne les effleure pas que le problème puisse être ancré dans une tradition qui remonte à l'Antiquité et qui s'est transmise jusqu'à nous par les mots qui forment leur pensée.

[14] Pour la différence entre dénomination et désignation, voir par exemple Frath 2015.

[15] Il existe d'autres mots ayant cette caractéristique. Voir Frath 1999 pour une étude du mot *victime*. Dans la phrase ***Le chauffeur de taxi*** *fut agressé par le client, mais* ***la victime*** *pu se dégager et prévenir la police*, la désignation *victime* fait référence au chauffeur et le fait voir sous un aspect particulier, celui de victime.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

5. Conclusion

Nous ne pouvons nous soustraire à l'usage de ces mots chargés d'histoire et de sens qui donnent forme et contenu à notre pensée. C'est notre lot : il est inutile de regretter cette caractéristique sémiotique de notre être pensant et parlant. Et même s'il était possible de réfléchir entièrement avec des mots nouveaux inventés (mais cela ne l'est pas, pour des raisons que nous ne pouvons développer ici), que pourrions-nous penser de valable en nous privant de toute cette richesse d'usages ? Ce que nous pouvons faire, en revanche, et peut-être le devons-nous, c'est observer et réfléchir, et essayer de ne pas être systématiquement victime de ce que Wittgenstein appelait « l'ensorcellement par le langage »[16]. Voir la matière à la fois comme substance, forme et origine d'une création qui implique un créateur, c'est une chose ; se rendre compte du déterminisme linguistique et culturel à l'origine de ces notions, c'est certainement mieux.

Références bibliographiques

Dictionnaire historique de la langue française, sous la direction d'Alain Rey, Éditions Le Robert, 1998, 2006.

Dictionnaire des racines indo-européennes, annexe à *The American Heritage Dictionary of the English Language*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1975.

Dictionnaire étymologique latin, par Michel Bréal et Anatole Bailly, Hachette 1918.

Dictionnaire français–grec, de Louis Feuillet, 1897.

Woodhouse's English–Greek Dictionary, The University of Chicago Library, 1910.

Kenkyusha's New English-Japanese Dictionary, 5th edition, Yoshio Koine, ed. 1980.

Dictionnaire Sanseido français–japonais, 3ème édition, Juntaro Maruyama & Shigeo Kawamoto (dirs), 1972.

Collins–Cobuild English Dictionary, HarperCollins Publishers, ed. John Sinclair, 1995.

Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Pierre Chantraine, Les Éditions Klincksieck, juin 1977.

*

Daleux 2001 : André Daleux, *Teilhard de Chardin, Science et foi réconciliées ?*, Editions Gabriandre.

Eccles 1997 : Eccles John, *Comment la conscience contrôle le cerveau*, Fayard. [1ère publication, Springer-Verlag, 1994].

Frath 1999 : Pierre Frath, *Victimes et bourreaux, corpus et sens lexical*, in « RANAM (Recherches Anglaises et Nord-Américaines) », n° 32, p. 65–80, Strasbourg.

Frath 2007 : Pierre Frath, *Signe, référence et usage*, Paris, Editions Le Manuscrit.

Frath 2015 : Pierre Frath, *Dénomination référentielle, désignation, nomination*, in « Langue française », n° 188 (4), *Stabilité et instabilité dans la production du sens : la nomination en discours*, coord. Julien Longhi, p. 33–46 (http://www.revues.armand-colin.com/lettres-langues/langue-francaise/langue-francaise-ndeg-188-42015).

Frath 2016 : Pierre Frath, *Épistémologie linguistique de la causalité*, in *La Grammaire de la Cause / The Grammar of Causation*, coord. Stéphane Viellard et Irina Thomières. CeLiSo, Paris–Sorbonne, p. 162–178.

[16]« La philosophie est la lutte contre l'ensorcellement de notre entendement par les moyens de notre langage », dit Wittgenstein (1961 : §109).

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)

Kleiber 1994 : Georges Kleiber, *Une leçon de « chose »: sur le statut sémantico-référentiel du mot « chose »*, in *Nominales*, Paris, Armand Colin.
Teillard de Chardin 1972 : Pierre Teillard de Chardin, *Lettres intimes*, Aubier–Montaigne.
Popper, Eccles 1977 : Karl Popper, John Eccles, *The Self and its Brain*, Berlin–Heidelberg, Springer.
Wittgenstein 1961 : Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, Gallimard, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski.

Does *Matter* Have a Soul? Diachronic Analysis of *Matter*, *Substance*, *Object* and *Thing*

Language is our "form of life", as Wittgenstein says. We are educated in and by language and it is the very stuff of our thoughts. Language does not give shape to concepts, it is the other way round: meaning is given by the public use of words and it is stored in corpora of various types: memorised conversations, books, archives, papers, the internet, etc. When we are given the name of an object, be it a natural one such as a tree, an artefact such as a piece of machinery, or an immaterial object such as love or envy, we learn four things:

1. That an object so named has existence for the speakers of that particular language;
2. That this object enjoys a separate existence;
3. That corpora of discursive knowledge about the object are readily available;
4. That the name comes with a "grammar", *i.e.* a phraseology which gives us indications about how to use the word in our utterances.

Our anthropological environment is therefore essentially linguistic. Yet we are no more conscious of language than of the air we breathe. In particular, just as we are unaware that air was produced by primordial cosmological events and ensuing chemical reactions, the fact that words have a history escapes us entirely when we use them in discourse.

I shall argue here that the history of words does have significant consequences on our thinking and that many a philosophical theory has unwittingly been formed by the very words philosophers have used: we are indeed "bewitched" by language, according to Wittgenstein.

To make this point, I will examine the history of four words taken from the realm of matter, *i.e. matière* (matter), *substance* (substance), *objet* (object) and *chose* (thing). It appears that matter and substance have an immaterial sometimes spiritual aspect to them, and this is why (God forbid!) I wonder in the title of this text whether matter has a soul.

To show that the meaning of *matter* could have evolved differently, I compare it to the words used in Japanese, a non Indo-European language where Greek and Latin have had no founding influence on the lexicon.

In the last section, I examine Popper and Eccles' quanta-based "dualistic-interactionist" theory of the mind and show that the philosophical dualism they advocate rests on deeply ingrained dualistic notions dating back to Aristotle and carried up to the present time by the very words we use to speak of matter.

BDD-A26395 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 17:00:11 UTC)